

# En causant avec Jean Françaix

La fortune a souri à ce jeune entre les jeunes. A vingt ans, il fait spectacle avec Strawinsky. On l'a joué à Paris, à Vienne, on le joue demain à Londres et à New-York. Son nom est un drapeau, mais son visage est le visage ouvert d'un collégien heureux qui n'a pas l'air de croire à son bonheur...

Jean Françaix a neuf ans quand Nadia Boulanger le remarque. Il reconnaît volontiers tout ce qu'il doit à ses conseils et à sa précieuse sollicitude. Alfred Cortot, cet autre découvreur de talents, donne sa *Sinfonietta* aux concerts de l'Ecole Normale.

On le fait jouer à Vienne lors du festival de la S.I.M.C. ; Pierre Monteux lui demande cet hiver pour l'O.S.P., sa première *Symphonie*, qui réalisait tout ce qu'avaient laissé espérer les œuvres précédentes. La présence de Georges Thill au programme avait attiré ce jour-là à l'O.S.P. un nombreux public dont les préférences allaient à de la musique plus reposante. Aussi la *Symphonie* fut-elle accueillie par ces « mouvements divers » que nos débats parlementaires connaissent trop, et nos grands concerts trop peu, pour le malheur de la musique... Une presse étonnée et séduite, un beau « papier » signé Florent Schmitt, un autre Paul le Flem, de solides et chères admirations, enfin une flatteuse commande de René Blum pour les *Ballets Russes* de Monte-Carlo : tel fut le bilan d'un début mémorable — sans oublier ces sifflets sincères et bien dosés qui sont la rançon peut-être la plus enivrante de la gloire...

Nous avons eu l'autre jour à Monte-Carlo la primeur du ballet que Jean Françaix a écrit pour célébrer les plaisirs et les jeux du *Beach*. Sur un fond de Raoul Dufy où se détache, parmi les hippocampes, une très botticellienne coquille marine, Jean Françaix fait danser tritons et néréides couronnés d'algues et de coraux. Sa musique nerveuse et translucide s'avive et se charpente pour animer les ébats des divinités soudainement transformées en baigneurs modernes.

Le primesaut et la verve de la plus incontestable jeunesse animent les pages où il suscite le rythme de ces nouveaux Jeux isthmiques. A peine s'attendrit-elle pour les discrets abandons de la Danse des Langoussantes, ou quand surgit la vénausté timide d'Alexandra Danilova. Verte et allégée, comme un style sans adjectifs, la force native de son dynamisme propre évite le trébuchet des audaces inutilement agressives. Se méfiant de l'aventureuse et lyrique effusion, elle n'en est que plus attentive à la « va » concrète du son. Parfois seulement se permet-elle quelque savante coquetterie, comme cette « fugue », où était employée une si curieuse division des instruments, et dont je regrette qu'elle n'ait pas été conservée dans la partition définitive...

L'inspiration de Jean Françaix enfonce sa fine racine dans d'affectueuses présences et dans de saines ascendances provinciales. Cette précocité équilibrée qui a préservé l'auteur de la *Sinfonietta* d'être un enfant prodige, un solide goût du travail et l'horreur du factice, l'empêcheront de se brûler les ailes.

L'accueil est cordial, le sourire large : — Je prépare un *Requiem*, deux *Concertos* pour piano et orchestre, que j'interpréterai moi-même, et plusieurs œuvres de musique de chambre... C'est à la musique de chambre que va ma prédilection, parce qu'elle est la plus exigeante, et aussi la plus immédiatement musicale, je veux dire sans intermédiaires... C'est la musique, sans les sortilèges...

— Je me méfie, plus que ne le désirerait votre curiosité professionnellement inquisitrice, de toutes les formules, cris de



JEAN FRANÇAIX (Photo Iris)

guerre ou mots de passe... Pour moi, il n'y a pas d'écoles, il n'y a que des musiciens, dont certains, les plus grands, sont presque toujours en avance d'une cinquantaine d'années sur leurs contemporains... C'est souvent à la faveur d'un contresens, ou d'une mode, littéraire ou autre, en tout cas extra-musicale, que le public les accepte — ou les suit lorsqu'ils sont devenus « classiques »... Une génération de musiciens de seconde zone s'empare ensuite du mouvement, mais ne donne que des sous-produits, qui appellent eux-mêmes une réaction... C'est alors qu'on prétend « dépasser » tel musicien, telle conception artistique — quitte à annoncer bruyamment plus tard le « retour » périodique à quelque chose ou à quelqu'un... La formulation verbale de la musique n'est pas la musique, mais sa pire ennemie...

— Bien que je sois tout à fait étranger à ces aspects « polémiques » de l'esthétique musicale, je reconnais que la lutte contre certaines formes d'art inférieures, mais tenaces, est parfois nécessaire. On a trop annoncé, par exemple, que le verisme était mort : hélas ! il a encore la vie bien dure dans certains milieux...

— Un « retour à la mélodie » ?... Ma foi, oui, si nous n'avons pas peur des mots... Cette formule est le triomphe — le triomphe dans l'absurde — de cette musique à manifestes qui s'étale dans les revues au lieu de s'écrire sur des portées... A-t-on jamais abandonné la mélodie ? Certes, Debussy nous a délivrés des exigences insupportables de la mélodie telle qu'on l'employait avant lui ; mais, aujourd'hui comme hier, quand on a trouvé une belle mélodie, on a la moitié de son morceau...

— Mes préférences ?... Je préfère tout ce qui est bien... Je ne vais pas dresser de palmarès, n'est-ce pas ? Il y a les grands noms, Bach, Mozart, Schubert, etc. — et, aujourd'hui, l'authentique génie de notre temps qui est incontestablement Strawinsky (1), n'en déplaît à beaucoup de critiques acharnés contre lui...

Tout ce qu'ils ont fait tient... On a beaucoup invoqué la « trompette libératrice » de *Petrouchka*. Mais, à part Strawinsky lui-même, qu'a-t-on fait de nouveau depuis *Petrouchka* ?... Et la popularité prodigieuse de cette œuvre ne doit pas faire illusion. Quand toute une salle l'applaudit, combien de gens l'entendent-ils vraiment, je dis avec l'oreille ?

— Il n'y a pas de « tendances » de la « jeune musique française »... Pour ma part, j'écris de la musique parce que c'est pour moi la façon la plus naturelle de m'exprimer... Mais là se borne ma réflexion sur ce que j'admire certains de mes confrères de pouvoir appeler le « problème de l'expression ». Il n'y a pas de problème de l'expression... Il y a la musique qui vous vient — et puis il y a les intentions que vous prêtent les critiques, les écoles où ils vous embrigadent, les « influences » et les « réactions » dont ils vous font le sujet actif ou passif, mais résigné, bref tout le vocabulaire stratégique et scolastique en vigueur... La vraie musique vient de plus loin... Il est piquant, mais un peu triste de songer que les meilleurs musiciens de notre temps doivent beaucoup de leur succès à ces malentendus dans l'admiration si fréquents chez les littérateurs... En définitive, ces malentendus sont funestes aux musiciens, même quand ils tournent apparemment à leur profit... Strawinsky lui-même, ce musicien-type, a été l'objet — la victime ? — de toute une littérature ; mais beaucoup de ses pseudo-admirateurs ont été bien étonnés de ne pas le voir taper toujours sur le même clou... Il n'a pas fini de nous étonner, car sa faculté de repouvement à sa source dans la sincérité absolue de son inspiration... Malheureusement, nous sommes encore beaucoup trop près de lui pour réaliser sa force sans en être un peu écrasés... Un jour, plus tard...

Plus tard, le Temps, que sa jeunesse a dompté, aura joué aussi pour Jean Françaix. Je songe, en le quittant, que selon le mot de Jean Cocteau, un poète vivant est un anachronisme, et qu'il faut qu'un poète soit mort...

A. NICOLAI

(1) Nous laissons, comme de juste, à M. Jean Françaix l'entière responsabilité de cette affirmation péremptoire. — N.D.L.R.